



Mauriac

**Œuvres romanesques
et théâtrales complètes**

III

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR JACQUES PETIT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MAURIAC

*Œuvres romanesques
et
théâtrales complètes*

III

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR JACQUES PETIT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1981, pour l'ensemble
de l'appareil critique.*

THÉRÈSE
CHEZ LE DOCTEUR

« Mais non, mademoiselle, je vous répète que le docteur ne travaille pas ce soir. Vous pouvez vous retirer. »

À peine le docteur Élisée Schwartz eut-il surpris, à travers la cloison, ces paroles de Catherine, qu'il ouvrit la porte du cabinet et, sans regarder sa femme, s'adressa à la secrétaire :

« Je vous appellerai dans un instant. Ici, vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi. »

Catherine Schwartz soutint le regard insolent de Mlle Parpin, sourit, prit un livre, et s'approcha de la porte-fenêtre. Les volets n'avaient pas été fermés; l'eau ruisselait sur la terrasse de ce sixième étage; le lustre allumé dans le cabinet du docteur éclairait le pavage luisant de pluie. Les yeux de Catherine suivirent, un instant, le double cordon lumineux des réverbères dans une rue lointaine de Grenelle, entre d'obscures usines endormies¹. Élisée avait obéi, songeait-elle, comme il faisait depuis vingt années, au plaisir de la contredire et de l'humilier. Mais déjà, il devait recevoir son châtiment : qu'avait-il à dicter, aujourd'hui, à Mlle Parpin ? Peut-être trois ou quatre pages... L'étude sur la *Sexualité de Blaise Pascal* n'avancait guère : depuis que le grand psychiatre se piquait d'écrire en marge de l'histoire littéraire, il y trouvait chaque jour plus de difficulté².

La secrétaire était demeurée debout, face à la porte du maître, et elle avait des yeux de chienne fidèle. Catherine

prit un livre, essaya de lire. La lampe^a était posée sur une table moderne très basse, et bien que le divan fût lui-même peu élevé, elle dut s'asseoir sur le tapis pour y voir clair. La leçon de piano de la petite fille, à l'étage supérieur, n'empêchait pas Mme Schwartz d'entendre la T.S.F. chez le voisin. La *Mort d'Yseult*¹ fut brusquement^b coupée et remplacée par une chanson française de café-concert. Le jeune ménage d'en dessous se disputait : une porte claqua.

Peut-être alors, Catherine se souvint-elle du silence, dans l'hôtel entre cour et jardin qu'avaient habité ses parents, rue de Babylone. En épousant, à la veille de la guerre, ce jeune docteur alsacien, mâtiné de juif², Catherine de Borresche n'avait pas cédé seulement au prestige d'une intelligence qui lui apparaissait alors sans défaut, ni même au charme physique de cet homme, à cette puissance de domination dont aujourd'hui encore il accablait d'innombrables malades. Non, entre 1910 et 1913, la fille du baron de Borresche avait réagi avec violence contre sa famille; elle avait exécré ce père affreux à voir, d'une laideur presque criminelle, ce fantoche dont le docteur Élisée Schwartz venait, deux fois par semaine, remonter la mécanique^c. Elle ne méprisait pas moins la vie étroite de sa mère. C'était une bravade, en ce temps-là, pour une jeune fille de son monde, que de pousser ses études jusqu'à la licence ès lettres et que de fréquenter la Sorbonne. Schwartz, à peine entrevu en de rapides déjeuners et dont la voix retentissait, à l'extrême bout de la table, dans les dîners d'apparat^d, avait représenté aux yeux de la jeune fille, le progrès, la sainte science. Elle avait dressé ce mariage entre elle et le monde qu'elle rejetait. Au vrai, le savant déjà illustre, secrétaire de la Ligue des Droits de l'Homme³, n'eût pas demandé mieux que d'entrer par la grande porte dans l'hôtel de Borresche, de faire sa paix avec la famille; il fut au moment d'y réussir. Déjà, il avait monté ses batteries et n'y renonça que lorsqu'il se sentit deviné par sa fiancée. Ainsi, dès le premier jour, commença de se jouer entre eux cette comédie : à chaque instant, Schwartz, surveillé par Catherine, ravalait son snobisme et rentrait dans son rôle de savant à l'avant-garde des idées.

Il se vengeait^a, surtout devant témoins, multipliait les procédés brutaux, les paroles grossières. Après vingt années, il avait pris le pli de l'humilier en toute occasion : c'était au point qu'il lui arrivait, comme ce soir, de le faire par entraînement et sans l'avoir voulu.

À cinquante^b ans, il gardait, sous d'épais cheveux gris, une noble tête. Sa figure^c bronzée, tannée, mais où le sang affleurait, était de celles qui résistent le mieux au temps. Il avait encore la peau vivante de la jeunesse, une bouche saine. Voilà sans doute ce qui retenait Catherine, pensait le monde (car les gens qu'elle avait fuis l'avaient rejointe, attirés justement par ses idées de gauche). On disait aussi « qu'elle aimait à être battue ». Mais ceux qui avaient connu sa mère, la baronne de Borresche, trouvaient qu'à son insu, cette affranchie lui ressemblait beaucoup, jusque dans son attitude distraite ou trop aimable, et même, en dépit du changement des modes, dans sa mise stricte¹.

Rien qui fût^a moins dans son « style » que d'être assise sur le tapis, comme elle était, ce soir-là. Ses cheveux courts grisonnaient un peu; ils ne recouvraient pas la nuque décharnée. Elle avait une figure petite, un museau froncé de carlin, un regard clair et direct^e. La bouche trop mince était déformée par un tic qui faisait croire, à tort, qu'elle riait des gens et se moquait d'eux.

Mlle Parpin, debout, feuilletait les illustrés^f accumulés sur une console, et où les clients du docteur avaient laissé des empreintes digitales. La secrétaire, courtaude^g, trop grasse, aurait eu besoin d'un corset. Comme la^h sonnerie du téléphone l'appelait dans l'antichambre, elle ferma ostensiblement la porte pour signifier à Mme Schwartz qu'elle n'avait pas le droit d'écouter : geste vain, car tout s'entendait d'une pièce à l'autre, même lorsque la leçon de piano et la T.S.F. faisaient rage chez les voisins. D'ailleurs, la secrétaire, au téléphone, élevait de plus en plus la voix :

« Je vais vous donner un rendez-vous, madame?... Voir le docteur à cette heure-ci ? Vous n'y songez pas !... Mais non, madame, inutile d'insister... Mais, madame, il ne peut vous l'avoir promis... Non, madame, vous confondez : le docteur Elisée Schwartz ne fréquente pas

les boîtes de nuit... Je ne puis^a vous en empêcher, mais je vous avertis que vous vous dérangez pour rien... »

Mlle Parpin pénétra dans le cabinet du docteur par une porte qui ouvrait sur le vestibule. Catherine n'eut pas à tendre l'oreille pour entendre ses exclamations :

« Une folle, monsieur, qui prétend que vous lui avez promis de la recevoir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit... Elle dit qu'elle vous a rencontré, il y a deux ans, dans un bar... le *Gerlis* ? le *Gernis* ? je n'ai pas bien entendu.

— Et vous l'avez éconduite ? gronda le docteur. Qui vous a permis de prendre cette initiative ? De quoi vous mêlez-vous ? »

Elle balbutia qu'il était plus de dix heures et qu'elle ne pouvait supposer qu'il consentirait... Il lui cria de lui f... la paix avec ses suppositions. Il savait fort bien qui était cette cliente : un sujet remarquable... Encore une occasion perdue, à cause d'une idiote...

« Mais, monsieur, elle a dit qu'elle serait là dans une demi-heure... »

— Ah ! elle vient quand même ? »

Il parut ému, déconcerté, hésita quelques secondes :

« Eh bien, vous l'introduirez immédiatement et vous irez prendre votre métro. »

À ce moment, Catherine pénétra dans le cabinet. Le docteur, qui s'était rassis devant sa table, se leva à demi et lui demanda ce qu'elle désirait, d'un ton rogue.

« Tu ne recevras pas cette femme, Élis ? »

Elle se tenait debout devant lui, le corps serré dans une robe de jersey marron, anguleuse, étroite de hanches, la nuque raide. La lumière du lustre faisait battre ses paupières sans cils, et sa main droite, longue et belle, était immobile contre sa gorge, les doigts accrochés au collier de corail.

« Alors, tu écoutes aux portes, maintenant ? »

Elle sourit comme elle eût fait pour une parole plaisante :

« Tant que tu n'auras pas fait matelasser la porte, tant que tu n'auras pas recouvert de liège les murs, le plafond et le plancher... Pour un appartement où tant de pauvres êtres se confessent, c'est même assez comique... »

— C'est bon^b... maintenant, laisse-moi travailler. »

Un autobus descendait en trombe la rue de Boulain-

villiers. Catherine, la main sur le loquet, se retourna :
 « Et, naturellement, Mlle Parpin dira à cette femme que tu ne reçois pas ? »

Il s'avança vers elle, les mains au fond des poches, balançant de lourdes épaules, l'air costaud, et lui demanda « si ça la prenait souvent ». Il alluma une cigarette caporal et ajouta :

« Sais-tu seulement de quoi il s'agit ? »

Catherine, appuyée au radiateur, répondit qu'elle le savait fort bien :

« Je me rappelle cette soirée : en février ou mars, il y a trois ans, à l'époque où tu sortais beaucoup ; tu m'as tout raconté, en rentrant ; cette obsédée qui t'avait fait promettre... »

Il arrondissait le dos, regardait le tapis, il semblait avoir honte. Catherine s'assit sur le divan de cuir qu'Élisée appelait son confessionnal et où tant de milliers de malheureux avaient balbutié, ânonné des mensonges, à la recherche^a du secret de leur vie qu'ils feignaient de ne pas connaître... On entendait, à la T.S.F., une voix grave, d'une stupidité impressionnante, qui recommandait les meubles signés Lévikhan^b. Les autos cornaient toujours à ce croisement de rues. Le silence ne commençait à régner qu'à partir de minuit, à moins qu'il n'y eût une réception dans l'immeuble. Le docteur leva les yeux et vit Mlle Parpin, debout près de la petite table où était disposée la machine à écrire. Il lui ordonna d'aller dans le vestibule et d'attendre l'arrivée de cette dame. Lorsqu'elle fut sortie, Catherine^c déclara d'un ton net :

« Tu ne la recevras pas.

— Nous verrons bien.

— Tu ne la recevras pas, il y a du danger...

— Dis plutôt que tu es jalouse... »

Elle éclata d'un rire franc, d'une fraîcheur imprévue.

« Ah ! non... mon pauvre gros... jalouse, moi ? »

Elle parut un instant songer, avec nostalgie, au temps où elle était jalouse. Puis, soudain^d :

« Tu n'as pas plus envie que moi de deux balles de revolver... Ça n'arrive jamais ? Rappelle-toi Pozzi¹... Tu dis que je ne la connais pas, que je ne l'ai jamais vue ? Je me rappelle mot pour mot ce que tu m'as raconté ce soir-là... J'ai une mémoire terrible, dès qu'il s'agit de toi. Rien n'est perdu, pas une syllabe de ce que tu articules en ma

présence. Il me semble que, sans l'avoir jamais vue, je la reconnaîtrais, cette femme de type tartare, la seule en costume tailleur au milieu de tes belles amies au dos nu, la seule portant un chapeau enfoncé jusqu'aux yeux... Et, à la fin de la soirée, elle l'a enlevé, a secoué ses cheveux courts, découvrant un front magnifique¹... Rappelle-toi, tu étais un peu ivre, quand tu m'as rapporté cela... tu rabâchais : " Un front magnifique, construit comme une tour... " Tu ne te rappelles pas que tu répétais cela ? Et tu ajoutais : " Il faut se méfier des femmes qui ont le type kalmouk... " Même à présent, tu t'en méfies, avoue-le... Tu brûles d'éconduire cette fille. Si tu la reçois, ce sera par fausse honte... »

Élisée ne répondit par aucune injure. Il n'y avait là personne devant qui faire le brave. Il dit seulement, à mi-voix : « J'ai promis. »

Ils se turent^a, attentifs à ce grondement, dans les entrailles de l'immeuble, et qui signifiait la mise en marche de l'ascenseur. Le docteur murmura : « Ce ne peut pas être elle... Elle a dit : une demi-heure... » Chacun des époux s'isolait dans ses pensées, se souvenant, peut-être, de cette époque où le docteur suivait à la trace la fameuse Zizi Bilaudel. Alors, il faillit déceler au monde sa vraie nature. « On se moque de toi », lui répétait chaque jour Catherine. Il s'était caché d'elle pour prendre des leçons particulières de tango ; et dans les boîtes où Zizi et sa bande le traînaient chaque nuit, les jeunes gens pouffaient lorsque le colosse dansait, avec un air appliqué et tendu. Il ruisselait, il devait aller aux lavabos pour changer de col. À cette époque, le peintre Bilaudel n'avait pas encore épousé Zizi, mais elle portait déjà son nom et, sans être ce qui s'appelle reçue, elle s'était fait quelques relations parmi les gens du monde les plus faciles. Cette blonde épaisse, qu'on disait être « très Renoir », méritait sa réputation d'intelligence : de ces créatures qu'une vie effrénée n'avilit pas, du moins apparemment, qui ramènent un butin immense d'explorations où de moins habiles se fussent perdues. Mais les êtres qu'elle traînait après soi, dans quelle boue les avait-elle ramassés ? Catherine^b racontait partout, à cette époque, que le docteur y découvrait d'admirables sujets d'études et que le savant trouvait son compte à cette passade... Cette bourde^c fut généralement crue. Il était vrai, pourtant,

qu'une femme de cette bande l'intéressait, qu'elle seule avait le pouvoir de détourner son attention lorsque Zizi Bilaudel dansait avec des garçons plus jeunes, cette même femme qui vient de téléphoner, qui sera là d'une minute à l'autre.

Catherine s'approcha^a de son mari, qui feignait de lire, et lui mit la main sur l'épaule :

« Écoute : rappelle-toi ce qu'elle t'avait avoué, le soir où tu lui as fait cette promesse de la recevoir à n'importe quelle heure : elle était harcelée par le désir du meurtre, depuis qu'elle avait tenté d'empoisonner son mari... Elle avait toutes les peines du monde à ne pas céder... Et c'est^b cette femme avec qui tu vas t'enfermer, à onze heures du soir !

— Si c'était vrai, elle ne me l'aurait pas dit¹. Elle me faisait marcher... Et puis, quand il y aurait du danger ? Pour qui me prends-tu² ? »

Elle fixa sur lui ses prunelles candides et, sans élever la voix :

« Tu as peur, Élis : regarde tes mains. »

Il les enfonça dans ses poches, souleva les épaules, inclina brièvement la tête à droite :

« Ouf ! et un peu vite ! et que je ne te revoie pas jusqu'à demain matin. »

Catherine, très calme, ouvrit la porte du vestibule. Alors, il cria à la secrétaire, assise sur la banquettes, d'introduire cette dame dès son arrivée, et de déguerpir.

La porte refermée, Catherine et Mlle Parpin restèrent une seconde, dans le noir. Puis, la secrétaire alluma le lustre.

« Madame ! »

Catherine, déjà engagée dans l'escalier qui conduisait aux chambres se retourna et vit les joues mouillées de la grosse fille.

« Madame, ne vous éloignez pas ! »

Il n'y avait plus trace d'insolence dans sa voix. Elle suppliait :

« Il faut que cette femme se sente surveillée; il faut qu'elle sache que quelqu'un se tient dans la pièce voisine... Et si je restais aussi ? ajouta-t-elle soudain. Nous ne serions pas trop de deux... Mais non, il l'a défendu...

— Oh ! ce serait facile de le lui dissimuler^c... »

La secrétaire secoua la tête et murmura : « Plus sou-

vent ! » Elle flairait une ruse pour lui faire perdre sa place. Mme Schwartz la dénoncerait : jamais le docteur ne pardonnerait la moindre infraction. Les deux femmes se turent : cette fois, c'était bien l'ascenseur. Catherine dit à mi-voix :

« Introduisez-la, et puis allez dormir en paix. Il n'arrivera rien au docteur, cette nuit, je vous le certifie. Voilà vingt ans que je veille sur lui ; je ne vous ai pas attendue, mademoiselle. »

Et elle disparut dans l'escalier obscur, mais, le palier atteint, descendit quelques marches et se pencha sur la rampe.

Les portes de l'ascenseur claquèrent ; un bref coup de sonnette... Impossible de voir le visage de celle devant qui Mlle Parpin s'effaçait. Une voix douce demandait si c'était bien ici qu'habitait le docteur Schwartz. Mais l'inconnue défendit vivement son sac que la secrétaire voulait lui enlever, en même temps que le parapluie ruisselant.

Mlle Parpin^b rejoignit alors Catherine, assise sur une marche et lui souffla, d'un air terrifié, que l'étrangère sentait le whisky... Elles tendirent l'oreille : la voix du docteur résonnait seule. Catherine demanda comment cette femme était habillée : un manteau sombre, un col de chinchilla qui paraissait usé.

« Ce qui m'inquiète, madame, c'est son sac ; elle le serrait sous son bras... Il faudrait tâcher de le lui prendre.. Elle cache peut-être un revolver... »

Le rire de l'inconnue éclata ; puis, le docteur reprit la parole. Catherine exhorta Mlle Parpin « à ne pas se monter la tête, à être raisonnable ». La secrétaire lui saisit la main avec effusion et ne put retenir un « merci » dont elle sentit aussitôt le ridicule. Du haut des marches, Catherine, sans indulgence, observait la pauvre fille devant la glace, arrangeant son chapeau, poudrant ses joues échauffées. Elle partit enfin.

Alors, de nouveau, Catherine s'accroupit sur une marche. Les voix de son mari et de la femme alternaient, paisibles, sans éclats. Que c'était étrange d'entendre Élis, sans être vue de lui ! Elle aurait juré que c'était un autre homme qui parlait, un homme plutôt bénin, qu'elle ne connaissait pas. Elle comprenait^c pourquoi les clients de

son mari lui répétaient souvent : « Il est charmant, vous savez, très gentil, très doux... »

La femme, elle, avait le verbe trop haut, au gré de Catherine. Peut-être était-elle excitée par l'alcool ? Ce rire un peu fou réveillait l'angoisse de l'épouse aux aguets. Elle descendit^a à pas légers, se glissa dans le salon et, sans allumer de lampe, s'assit.

En face d'elle, à travers le store de tulle, la terrasse, pleine de pluie, brillait comme un lac. Au-delà, les lumières de Grenelle piquaient la nuit pluvieuse. Le docteur, sur le ton d'une conversation dans le monde, parlait de Zizi Bilaudel, s'informait du sort de sa bande.

« Elle est bien dispersée, aujourd'hui, docteur... Les " bandes joyeuses ", je commence à en avoir l'expérience, elles^b se désagrègent vite... J'en ai usé déjà pas mal, quand j'y songe... De celle qui vous a entraîné dans son remous, pendant quelques semaines, docteur, il ne reste guère que les Bilaudel et moi. Palaisy, vous vous souvenez, ce garçon splendide, qui buvait terriblement (et tout cet alcool tournait en joie...), il a la moelle atteinte et il finit de vivre en Languedoc, chez ses parents. Et le petit surréaliste si féroce, celui qui essayait de nous faire peur comme les enfants lorsqu'ils se couvrent la tête d'une serviette et se déguisent en brigands (il fronçait les sourcils, portait les cheveux hérissés, se composait une mine patibulaire, et, quoi qu'il fût, ressemblait à un ange)... Nous lui demandions si son suicide, c'était^c pour demain matin... Moi, je ne riais pas, parce que l'héroïne, ce n'est pas comme les autres drogues, ça finit toujours mal... Oui, le mois dernier, au téléphone... Azévêdo, pour faire une farce, l'a appelé en pleine nuit, sans se nommer, et lui a dit que Dora le trompait avec Raymond... C'était une blague... On le disait, mais on savait que ce n'était pas vrai... Azévêdo a entendu^d une voix flegmatique : " Vous êtes sûr, vraiment ? " et puis, un coup sec¹... »

L'inconnue parlait vite, un peu haletante; Catherine^e ne comprit pas ce que répondait le docteur, trop attentive à cet accent affectueux et grave qu'il n'avait jamais eu avec elle. Dans le salon obscur, face à ces vitres ruisse-lantes, devant ces toits submergés, ces réverbères à l'infini, elle se répétait que cet homme, pour elle seule, faisait étalage de sa férocité... oui, pour elle seule.

« Oh ! insistait la femme^f, ne vous gênez pas, vous

pouvez me parler d'Azévêdo... Ce que je m'en moque, maintenant^a ! Non, ce n'est pas vrai... Aucun amour n'est jamais tout à fait fini. Je devrais le haïr... mais il garde à mes yeux le prestige du mal qu'il m'a fait. Il a beau n'être plus pour moi que ce qu'il est : un type capable de gagner de l'argent à la Bourse, dans les périodes où ça monte tout le temps, il n'en reste pas moins^b celui qui a tiré de ma chair toute cette douleur¹. Les êtres les plus médiocres demeurent grands par ce qu'ils détruisent. C'est à cause de ce néant que j'ai descendu ces degrés, que je me suis enfoncée un peu plus, que j'ai atteint la dernière porte... »

Le docteur^c demanda d'un ton mièvre :

« Chère petite madame, vous a-t-il au moins guérie de l'amour ? »

Catherine tressaillit : cet éclat de rire de l'inconnue (comme une étoffe déchirée) devait, croyait-elle, traverser les sept plafonds de l'immeuble, retentir jusque dans la cave.

« Serais-je ici, à onze heures du soir?... Dès mon entrée, vous n'avez donc pas vu que je brûlais ? À quoi vous sert toute votre science ? »

Il repartit, avec bonne humeur, qu'il ne se piquait pas de sorcellerie.

« Je ne tiens compte que de ce que vous me racontez... Je suis un homme qui écoute, et rien de plus... Je vous aide à débrouiller votre écheveau.

— On ne livre que ce qu'on veut^d...

— Quelle erreur, madame ! Dans ce cabinet, les gens découvrent surtout ce qu'ils souhaiteraient de dissimuler. Ou du moins, je ne retiens que ce qu'ils voudraient cacher et qui leur échappe, et je le leur montre ; et je leur désigne par son nom cette petite bête qui grouille ; et ils n'en ont plus peur^e...

— Vous avez tort^e de vous fier à nos paroles... Quelle puissance de mensonge l'amour^f développe en nous !... Tenez, quand j'ai rompu avec Azévêdo, il m'a rendu mes lettres. Tout un soir, je suis restée devant cette liasse : qu'elle me paraissait légère ! J'avais cru qu'il aurait fallu une valise pour contenir cette correspondance, le tout tenait dans une grande enveloppe. Je la posai devant moi. À la pensée de ce que cela renfermait de souffrance — vous allez vous moquer de moi ! — j'éprouvai un

sentiment de respect et de terreur (j'en étais sûre ! ça vous fait rire...). C'était au point que je n'osais en relire aucune. Tout de même, je me suis décidée à rouvrir la plus terrible : je me rappelais ce jour d'agonie où je l'avais écrite, au cap Ferrat, en août; un simple hasard m'a détournée du suicide, ce jour-là... Donc, après trois ans, et lorsque j'étais enfin guérie, cette lettre tremblait de nouveau au bout de mes doigts... Eh bien, le croiriez-vous ? Elle m'apparut si anodine que je crus m'être trompée de feuillet... Mais non, je ne pouvais douter que ce fussent bien là les lignes écrites au bord de la mort; elles ne trahissaient rien qu'une pauvre désinvolture, le souci de dissimuler mon horrible douleur, comme j'eusse fait d'une plaie de ma chair, par pudeur, pour ne pas dégoûter ni apitoyer le bien-aimé¹... C'est comique, vous ne trouvez pas, docteur, ces roueries qui ne réussissent jamais² ? J'avais cru, que cette indifférence affectée^a rendrait Azévédo jaloux... Toutes les autres lettres étaient fabriquées, comme celle-là... Rien de moins naturel, de moins spontané que les agissements de l'amour... Mais je ne vous apprends rien, c'est votre métier; vous le savez mieux que personne; quand j'aime, je ne cesse jamais de supputer, de combiner, de prévoir, avec une maladresse si constante qu'elle devrait finir par attendrir celui qui en est l'objet, au lieu de l'irriter, comme elle fait toujours³... »

Catherine Schwartz, dans le noir, ne perdait pas une syllabe de ces paroles, étrangement coupées, non point selon le rythme de la phrase, mais comme si la voix eût fait défaut brusquement. Pourquoi s'adressait-elle à Élis ? se demandait Catherine. Pourquoi à lui^b, précisément, ces confidences ? Elle avait envie d'ouvrir la porte du cabinet, de crier à l'inconnue : « Il n'a rien à vous donner, il ne peut rien pour vous que vous enfoncer davantage dans cette boue. J'ignore à qui il faudrait vous adresser, mais pas à lui, pas à lui ! »

« Je gagerais, chère petite madame, que vous ne parleriez pas si bien de l'amour si vous ne vous étiez laissée prendre encore... Ce n'est pas vrai ? »

Il s'exprimait doucement, paternel, tranquille, gentil. Mais ce fut d'un ton vulgaire, presque grossier, que sa visiteuse l'interrompit :

« Bien sûr ! ça^a sauterait aux yeux de n'importe qui... ne vous mettez pas en frais pour me faire parler. Croyez-vous que je sois venue pour autre chose que pour parler ? Si vous quittiez la pièce, je m'adresserais à cette table, à ce mur. »

Catherine^b prit alors nettement conscience de la faute grave qu'elle était en train de commettre : une femme de médecin qui écoute aux portes, qui surprend les secrets confiés à son mari... Ses joues devinrent brûlantes. Elle se leva, passa par le vestibule, gravit le petit escalier jusqu'à sa chambre, qu'un lustre illuminait tout entière. Elle s'approcha de la glace, regarda longuement cette figure ingrate avec laquelle il lui fallait traverser sa vie. La lumière, les objets familiers la rassuraient. Qu'avait-elle craint ? Quel péril ? D'ailleurs, cette femme n'était pas la première venue...

À ce moment, un éclat de voix la fit tressaillir. La porte de la chambre n'était qu'entrebâillée; elle la poussa, descendit quelques marches — pas assez pour comprendre ce que criait la visiteuse (car elle criait). Il suffirait de descendre encore un peu, et Catherine ne perdrait plus une parole. Secret professionnel... Mais la vie d'Élis était peut-être en jeu... Catherine cède encore à la tentation, s'assied sur le divan de l'entrée. Une seconde, le bruit de l'ascenseur l'empêche de rien entendre. Puis de nouveau :

« ...Vous saisissez^c, docteur ? J'avais été séparée de Phili pendant tout l'été. Je n'ai jamais eu besoin de personne, pas même d'Azévédo, comme j'ai besoin de Phili : hors de sa présence, j'étouffe. Il m'avait donné^d divers prétextes d'affaires, d'invitations, pour m'écarter. Au vrai, il cherchait à se marier richement. Mais par le temps qui court... Et puis il est déjà divorcé, oui, à vingt-quatre ans¹... Moi, j'errais, pendant ce temps-là. Je ne puis pas vous dire ce qu'a été ma vie : j'attendais ses lettres. Dans chaque ville, je ne m'intéressais qu'au guichet de la poste restante. Pour moi, les voyages, c'est toujours la poste restante. »

Catherine savait bien qu'elle n'écoutait plus par simple devoir : il ne s'agissait plus, pour elle, de secourir son mari en cas d'attaque. Non : elle cédait à une curiosité irrépressible — elle qui avait poussé la discrétion jusqu'au scrupule, jusqu'à la manie ! Mais cette voix inconnue la fascinait, et en même temps, elle ne pouvait supporter

la pensée de la déception qui attendait cette malheureuse. Élis n'était même pas capable de la comprendre; pas même d'avoir pitié d'elle. Comme ses autres victimes, il la pousserait à s'assouvir. La délivrance de l'esprit par l'assouvissement de la chair : c'était à cela que se ramenait sa méthode. La même clé immonde lui servait pour interpréter l'héroïsme, le crime, la sainteté, le renoncement¹... Ces idées traversaient^a confusément l'esprit de Catherine sans qu'elle perdît un mot de ce qui se disait dans le cabinet.

« ...Vous imaginez ma surprise quand je m'aperçus que les lettres de Phili devenaient plus longues, qu'il semblait les écrire avec attention, avec le désir de me consoler, de me rendre heureuse ? À mesure que l'été s'écoulait, elles se multipliaient et bientôt devinrent quotidiennes.

« C'était pendant^b la semaine que je passe, chaque année, auprès de ma fille. Elle a maintenant onze ans^a. Son institutrice l'amène dans un endroit que je désigne d'avance, mais qui doit être au moins à cinq cents kilomètres de Bordeaux : c'est une exigence de mon mari. Jours affreux : j'ignore si la petite connaît l'accusation qui pèse sur moi, en tout cas, je lui fais peur^c. L'institutrice s'arrange toujours pour que ce ne soit pas moi qui leur verse à boire... Vous comprenez : je suis capable de tout. Comme l'a dit mon mari, à l'époque du drame, le soir du non-lieu (je crois encore entendre son accent traînant de Landais) : " Vous n'espérez tout de même pas qu'on allait vous laisser la petite ? Il faut la mettre à l'abri de vos drogues, elle aussi. Moi empoisonné, c'était elle qui, à vingt et un ans, aurait hérité des terres... Après le mari, l'enfant ! Ça ne vous aurait pas fait peur de la supprimer^a ! " Tout de même, on me la confie une semaine par an; je la traîne au restaurant, au cirque... Mais il ne s'agit pas de cela... Je vous disais que les lettres de Phili me rendaient heureuse, je ne souffrais plus. Il lui tardait de me revoir; il montrait plus d'impatience que moi-même; j'étais heureuse, paisible... Cela devait paraître sur ma figure; Marie avait moins peur de moi; un soir, à Versailles, sur un banc du Petit Trianon, je lui ai caressé les cheveux... Pauvre idiotie ! Je croyais, j'espérais... J'en étais venue à remercier Dieu, à bénir la vie... »

De nouveau, Catherine se lève, remonte vers sa

LA PHARISIENNE

<i>Notice</i>	1303
<i>Note sur le texte</i>	1313
<i>Notes et variantes</i>	1313

ESSAIS

LES MAISONS FUGITIVES

<i>Notice</i>	1399
<i>Note sur le texte</i>	1401
<i>Notes et variantes</i>	1401

HIVER

<i>Notice</i>	1412
<i>Note sur le texte</i>	1413
<i>Notes</i>	1413

APPENDICES

Appendice I : PRÉFACES DES ŒUVRES COMPLÈTES

<i>Notice</i>	1415
<i>Notes</i>	1415

Appendice II : LE SANG D'ATYS

<i>Notice</i>	1418
<i>Note sur le texte</i>	1420
<i>Notes</i>	1420

Appendice III : ARTICLES

<i>Notice</i>	1423
<i>Notes et variantes</i>	1423

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

THÉRÈSE CHEZ LE DOCTEUR
LE DRÔLE
THÉRÈSE À L'HÔTEL
LA FIN DE LA NUIT
LES ANGES NOIRS
LE RANG
CONTE DE NOËL
ASMODÉE
LES CHEMINS DE LA MER
LA PHARISIENNE

Essais

LES MAISONS FUGITIVES
HIVER

Appendices

PRÉFACES DES ŒUVRES COMPLÈTES
LE SANG D'ATYS
ARTICLES

*Notices, notes, variantes,
par Jacques Petit*